

ĐỨC BÀ PHỤ ĐO CÀNG TÍNH BỐU

SAIGON

Création les 01, 02 et 03 juin 2017 à La Comédie de Valence pour le festival Ambivalence(s)
et les 08, 09, 10, 12, 13, 14 juillet 2017 au 71^e Festival d'Avignon / Gymnase du Lycée Aubanel

Plus que jamais, la grande préoccupation de notre compagnie est de savoir quels sont les récits que nous apportons comme réponse à notre monde. Nous souhaitons considérer le théâtre, aimer le théâtre, dans sa capacité à être poreux à ce qui nous traumatise, nous inquiète, nous empêche de dormir ou au contraire, nous console. Aujourd'hui plus que jamais, nous pensons que nous avons cette responsabilité là, celle de libérer nos imaginaires pour représenter le monde tel qu'il nous arrive, dans son mystère et son réel.

Notre grande peine serait de laisser derrière nous des terrains abandonnés, des sujets innommables, de l'impensé, du mutisme et de dresser des murs entre nous et d'autres.

Pour cela, nous avons décidé de regarder plus précisément nos territoires, plus précisément les visages et d'entendre les récits de cette France qui doit se raconter au-delà de ses propres frontières. Nous sommes faits d'autres histoires que la nôtre, nous sommes faits d'autres blessures que les nôtres. Pour cela, l'une des grandes nécessités que nous éprouvons aujourd'hui et qui motive de façon viscérale notre projet SAIGON, est cette volonté de mettre en présence des comédiens qui viennent d'horizons lointains, pour que nous ayons, ensemble, le projet de livrer un récit commun.

Les Hommes Approximatifs





NOTRE RESTAURANT VIETNAMEIEN

Lieu de célébration

Notre idée est donc de choisir un lieu capable de porter ces histoires. Pour cela, nous avons décidé que l'espace sera un restaurant vietnamien.

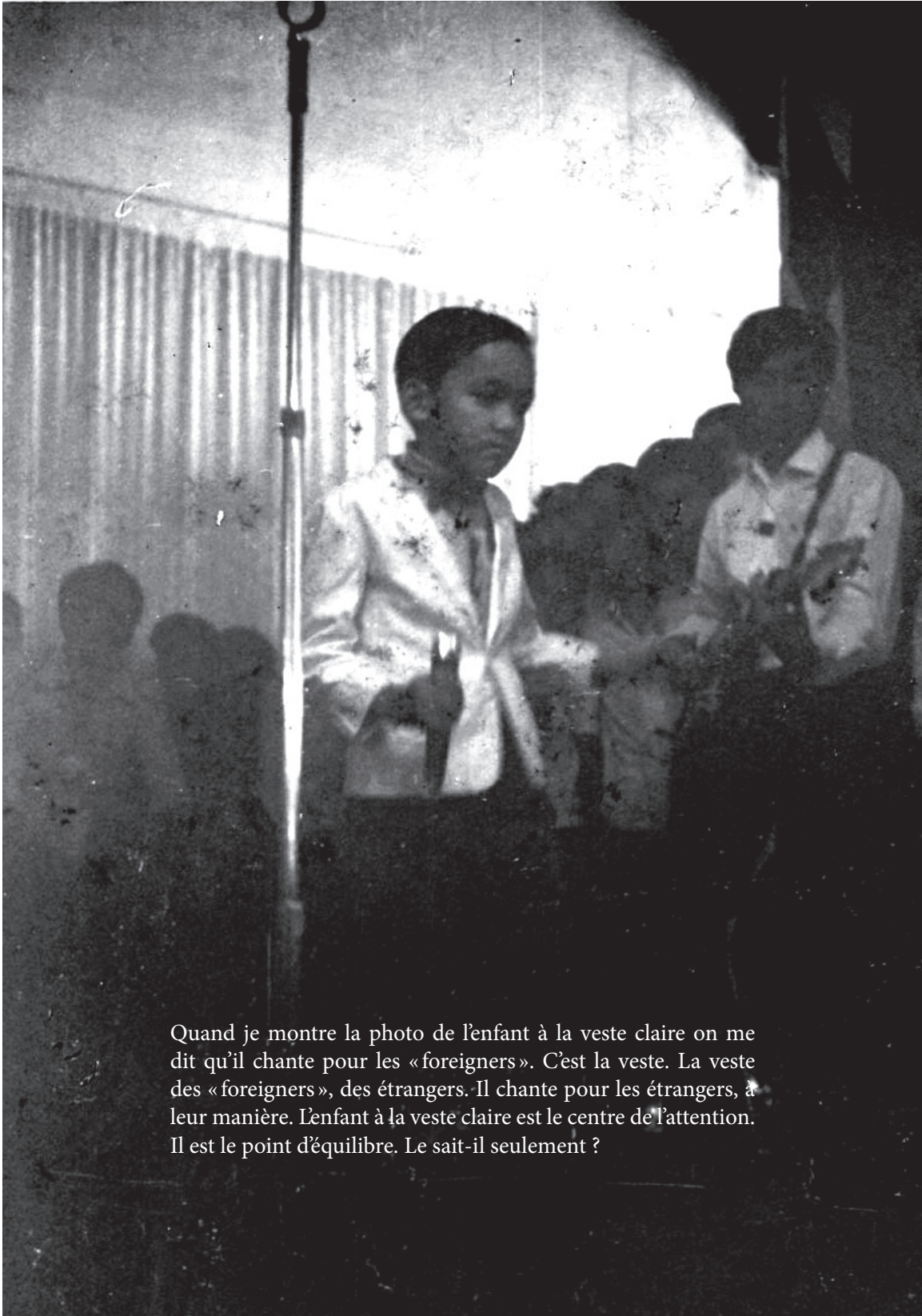
Un restaurant dans lequel nous allons manger, danser, chanter et raconter nos histoires.

Ce lieu va aussi nous faire voyager dans le temps et dans l'espace, puisqu'il s'agira ici de troubler la scénographie de façon à ce qu'elle puisse faire exister à la fois la France d'aujourd'hui et le Saïgon de 1956. Il nous faut réussir à maintenir le trouble qui existe quand, à Hô Chi Minh-Ville, nous entendons Adamo sifflé par les serveurs à la terrasse d'un café, et quand, en France, nous entendons une langue que nous ne comprenons pas à un café principalement décoré de fleurs artificielles. Ainsi, c'est à partir de cette réalité-là, de ces deux mondes qui se sont croisés, aimés, détruits puis oubliés pendant 60 ans, que nous allons écrire nos histoires.

Enfin, ce lieu, avant même de nous donner des indications de récit, nous a donné des indications de visages. Pour créer SAIGON, il nous fallait trouver des comédiens capables de porter l'imaginaire de ces lieux. Pour cela, nous aurons au plateau 11 comédiens. Ces comédiens viendront à la fois de France et du Vietnam. Nous embarquons avec nous 3 jeunes comédiens formés à l'Université de Théâtre d'Hô Chi Minh-Ville, 5 comédiens français et 3 comédiens que les vietnamiens appellent des *viet kieu**.

Il nous fallait tous ces visages pour que notre processus d'écriture soit fort de cette multiplicité de points de vue, d'imaginaires, de langues... sans cette rencontre, nous ne pourrions pas inventer SAIGON.

*viet kieu** : littéralement « Vietnamiens de l'étranger », terme sans définition juridique officielle mais utilisé par le régime communiste pour désigner les Vietnamiens résidant hors du Vietnam, les nationaux étrangers d'origine vietnamienne, les Vietnamiens réfugiés à l'étranger mais pas encore naturalisés citoyens dans leur pays d'accueil.



Quand je montre la photo de l'enfant à la veste claire on me dit qu'il chante pour les «foreigners». C'est la veste. La veste des «foreigners», des étrangers. Il chante pour les étrangers, à leur manière. L'enfant à la veste claire est le centre de l'attention. Il est le point d'équilibre. Le sait-il seulement ?

NOS PISTES DE RÉCITS

1.

Inspiré d'un témoignage recueilli à Melun le 24 mars 2015

Elle m'avait confié l'histoire de ses parents. Son père était un soldat français et sa mère une jeune femme vietnamienne de 18 ans. Il était tombé amoureux d'elle. Elle aussi était « folle de lui ». Ce sont ses mots exacts. Elle aimait se balader à son bras dans les rues de Saïgon. Il lui parlait de sa famille, de sa sœur qui avait les cheveux encore plus blonds que lui, et aussi de sa grande maison, remplie tous les Noëls de ses neveux et nièces dont il s'occupait avant son départ pour l'Indochine. Il avait 20 ans. Lui et elle se marièrent, à Saïgon, à l'église de Notre Dame. Et même si la famille de la fille s'étonna de ne voir personne présent au mariage du côté du mari, le mariage était réussi. Beaucoup de gens étaient présents. La mariée était en blanc et ne portait pas la tenue traditionnelle. Elle voulait se marier « à la française ». Pour lui, pour son époux qu'elle aimait tant. Et le soir, peut-être pas pour la première fois, ils avaient fait l'amour. Le lendemain la femme était allée pour la première fois dans un lieu où seuls les français de France pouvaient entrer. Elle avait assisté à ce bal, au Majestic. Le 7 mai 1954, la France perdait la bataille de Dien Bien Phu. Il fallait partir, fuir. Il fallait rentrer en France. Lui qui pensait ne jamais quitter Saïgon.

Ils prirent le bateau. Voyagèrent en première classe alors que d'autres membres de sa famille à elle voyageaient en troisième classe. Arrivés en France, c'était l'hiver, sûrement l'un des hivers les plus froids qu'ait connu la France. La femme et le mari s'installèrent en Seine-et-Marne dans un petit appartement. Plusieurs mois passèrent avant que sa femme ne se rende compte du mensonge de son mari. La famille n'existait pas. Il était un enfant de la DASS. Il s'était engagé comme soldat pour échapper à des petits faits de délinquance. Madame T, qui habite toujours en Seine-et-Marne m'explique que sa mère avait toujours vécu « comme dans le hall d'un aéroport », ce sont ses mots, attendant qu'on lui dise qu'elle allait rentrer chez elle. Elle restait dans sa cuisine. À faire des plats que son mari ne mangeait pas. *Ban Xeo, Bún Bò, Thịt kho et Phở.*

2.

D'après *Un cœur faible*, Dostoïevski

Notre histoire est inspirée d'une nouvelle de Dostoïevski, *Un cœur faible*. Il s'agit dans le roman, de l'histoire d'un jeune homme au bord du bonheur. Il va se marier, être heureux avec une femme qui l'aime et pourtant la veille de ce grand jour, il est incapable de remettre son travail de copie à son patron. S'enchainent alors des nuits et des journées d'angoisse. Son ami ne comprend pas la tourmente du jeune homme et ne cesse de lui poser la question : quel est ton malheur ? Incapable de cerner le contour de la souffrance de son ami, celui-ci finit par lui dire : ton malheur est que tu refuses d'être heureux tant que le monde entier ne l'est pas en même temps que toi. À partir de cette histoire, nous imaginons la nôtre. Une femme est enceinte, elle habite dans le 5^e arrondissement de Paris, elle est mariée à un architecte. Rien ne vient jamais troubler leur bonheur. Et pourtant, les nuits d'insomnie s'accumulent. Depuis plusieurs mois elle est incapable de trouver le sommeil. Elle ne sait pas pourquoi et les médecins n'y peuvent rien. Personne ne sait lui expliquer son sommeil, les hôpitaux sont bondés de patients qui doivent dormir et n'y arrivent pas. C'est alors qu'elle rencontre une femme. Qui ne parle pas la même langue qu'elle. Elle ne la comprend pas. Et pourtant, obstinément, elle la suit. Lui pose des questions. La femme sourit toujours, elle l'écoute et elle, elle la regarde préparer des *Ban Xeo*, des *Bún Bò* et des *Thịt kho*. Le restaurant s'appelle : SAIGON.



3.

Je repense au petit Spartiate

C'est un enfant qui a volé un renard.
Ce n'est pas qu'il veuille le manger ou le vendre.
Il l'a attrapé parce qu'il pouvait l'attraper.
Pour le plaisir.
Le plaisir du vol, peut-être, mais c'est d'abord le
plaisir d'être sorti de son rôle, d'avoir fait cela
parce qu'il le peut, juste ça, pour lui-même.
Une démonstration qu'il se fait à lui-même.
Que la vie est ailleurs.
Qu'il peut faire autre chose que ce qu'on attend
de lui.
Le champ si limité de ce qu'il a le droit de faire.

Alors, il rentre dans Sparte, et cache le renard
sous son manteau, comme un trésor.
Comme son secret le plus précieux.
Et alors, dit le poète, l'enfant préféra laisser le
renard lui lacérer les flancs que d'avouer son
crime aux adultes qui l'interrogent.

C'est ça.
Cette douleur portée au flanc.

Est-ce ce qui nous dévore qui fait de nous ce
que nous sommes ?



4.

Une lettre d'amour retrouvée

Paris, le 23 septembre 1965

Chère Ánh,

Ce midi, je n'ai pas fait une bonne sieste et j'ai commencé mes pas dans la rue. La pluie, de plus en plus forte, m'a renvoyé ici. Je suis dans le club au bord du lac. Le paysage d'ici dépérit vraiment. On a enlevé nombre d'arbres morts qui se cachaient dans l'eau depuis longtemps. Il ne reste que la boue, si noire, dans certains endroits car l'eau a disparu.

Le soir, les vents qui soufflent apportent un froid rigoureux. Ici, je mets une veste toute la journée.

Tu me manques vraiment, ma Ánh mais tous les langages me sont trop étroits et démodés pour le décrire. Aussi, ne s'atténue pas du tout ce manque même si je pense à toi à tout bout de champ.

Assis ici en regardant chaque fenêtre, si large, je me vois perdu dans un territoire inconnu et préhistorique. Toute la ville s'habille en vert des arbres et en rougeâtre de la terre.

Ici, il y aura une soirée, un bal à la fin du mois.

Tu me manques bizarrement. Mais tu veux que je parte, je pense. Ici, l'été n'existe pas. Là, chez toi, les feuilles ont commencé à jaunir ?

Le long des chemins rouges que j'ai traversés ce matin, j'ai vu les feuilles des tournesols si verts. J'en ai cueilli un et te l'enverrai. Il est encore en bouton. Peut-être qu'il lui faut un jour où le soleil est pleine pour s'épanouir, c'est aussi le jour que j'appelle la saison de naissance des tournesols.

Je suis en train de penser tranquillement à des jeudis soirs-là, chez toi. Quelques jours passés me sont des milliers d'années. Je pense soudainement pourquoi on n'est pas plus sincères car la vie ne porte que la couleur de la tristesse.

Les gens qui ne sont jamais partis, n'ont pas encore vécu des lieux divers, des jours de pluie et de soleil dans différents territoires, vu profondément l'autre côté d'une personne, cherchent certainement des choses provisoires et fades dans leur vie.

Il fait gris et un peu froid ce midi.

Je n'arrive pas à ne pas me trouver perdu ici.

Maintenant tu dois te plonger dans l'étude. Dans la cour d'école, les fleurs jaunes et violettes se sont épanouies en montant sur les herbes si vertes et fraîches.

Je crois. Il me faut encore quelques mois pour m'adapter à cette ville, ici.



B'laos, 23 tháng 9/ 1965

Ánh

Buổi trưa anh không ngủ được nên lang thang ra phố. Mưa nhỏ rồi lớn dần đuổi anh về đây. Anh đang ngồi ở cầu lạc bộ sát bờ hồ. Bờ hồ bây giờ đã điều tàn lắm. Người ta đã chặt bỏ những cây khô sống bao nhiêu năm nay trong hồ. Có một vài chỗ nước rút xuống chỉ còn bùn đen.

Buổi chiều gió thật lạnh. Anh đã mặc áo ấm suốt ngày ở đây.

Anh nhớ Ánh lắm mà ngôn ngữ thì quá chật hẹp, quá cũ kỹ không chuyên chở nổi sự nhớ nhung này. Nên anh đã nói đã nhắc mãi mỗi ngày mà vẫn chưa đỡ nhớ tí nào.

Ngồi ở đây nhìn ra từng ô cửa kính rất lớn anh mơ hồ thấy mình như lạc về một vùng đất nào mới sơ khai. Cả thành phố chỉ xanh rì những cây cối và từng khoảng đất đỏ.

Hiện giờ ở Tỉnh đang có một buổi văn nghệ sẽ tổ chức vào cuối tháng. Anh phụ trách chương trình này nên bây giờ vẫn còn được rảnh rỗi không làm việc gì cho đến cuối tháng.

Anh nhớ Ánh lạ lùng đó Ánh. Mà Ánh thì chỉ mong anh chóng đi xa, anh nghĩ thế. Mùa thu hầu như không có trên miền này. Ở đó lá đã bắt đầu vàng chưa Ánh?

Những bụi bờ dọc theo những con dốc đất đỏ ở đây anh vừa đi qua ban sáng và thấy lá của hoa mặt trời xanh um. Anh ngắt gửi về Ánh một ngọn. Hoa thì vẫn chưa nở. Có lẽ đợi hôm nào có mặt trời thì hoa mới bắt đầu hiện diện và cũng là mùa mà anh đã gọi là mùa sinh nhật của hướng dương.

Anh đang nhớ thâm về những buổi chiều thứ năm ở đó. Chỉ mới có vài ngày mà tưởng chừng như ngàn đời qua đi trên anh. Anh chợt nghĩ rằng cuộc đời buồn bã như thế này sao chúng mình không tha thiết với nhau hơn.

Buổi trưa trời âm u và hơi lạnh.

Anh vẫn không thể nào không thấy sự lạc lõng của mình nơi đây.

Ở trường Đồng Khánh giờ này chắc Ánh đang mài miệt với những bài vở mới. Sân trường đã có những cây hoa vàng, tím mọc nhoi lên trên từng bãi cỏ xanh. Đúng không. E cũng phải mất đến hằng mấy tháng anh mới tạm ổn mình được vào với thành phố này lại.

Bức thư tình Trịnh Công Sơn gửi Dao Ánh



INTERVIEW DE CAROLINE GUIELA NGUYEN

par Duc Duy Nguyen, traducteur

Pourquoi SAIGON ?

Parce que je voulais appeler le spectacle Marie-Antoinette. Marie-Antoinette est une femme de 90 ans que j'ai rencontrée dans le Lot-et-Garonne et qui est arrivée en France en 1954. Je trouvais la fausse piste intéressante, mais il me fallait toujours l'expliquer... SAIGON je n'ai pas à l'expliquer, d'ailleurs, Saïgon n'existe plus.

Le sujet du spectacle sera-t-il la question coloniale ?

J'ai envie de dire que la question coloniale ne sera pas le sujet dans le sens où nous ne travaillons pas dans nos spectacles autour d'un sujet. Je me refuse aussi à dire que je fais un spectacle sur la question coloniale car elle réduirait les personnages à cette seule problématique. Mais je peux dire que les questions coloniales seront dans le cœur même des personnages. Nous ne parlons pas des choses, nous les représentons et il n'y a que comme ça que j'arrive à démêler les inquiétudes que nous procure le monde. Je ne veux pas de discours sur les gens, je veux les gens eux-mêmes.

Laissez-moi vous raconter une histoire : je suis fille de *Viet kieu*, ma mère me disait toujours qu'elle n'imaginait pas être enterrée ailleurs que dans un pays que j'ai su très tard situer sur une carte. Je fantasmais le Vietnam comme étant la terre de ma mère, le lieu qui la contenait, qui la racontait. Je me résolvais à l'idée que ma mère était vietnamienne, que j'étais eurasienne et qu'ainsi, à certains moments de ma vie je devenais sa propre étrangère ; quand par exemple, elle était au téléphone et que je ne comprenais pas la langue, je ne reconnaissais même pas le son de sa voix. Plus tard, en allant inlassablement chercher quelque chose au Vietnam qui aurait pu réduire la distance entre elle et moi, j'ai enfin, après plus de 10 voyages, découvert une chose importante : au marché, ma mère voulait acheter quelques fruits. Elle parlait en vietnamien et je demandais plus tard à mon traducteur qui était là, pourquoi les femmes qui la servaient se moquaient d'elle. Il me répondit, avec beaucoup d'affection, que ma mère ne savait plus parler la langue de son pays. Qu'elle avait confondu un mot pour un autre. Qu'elle avait sûrement quitté le Vietnam trop jeune, trop petite et qu'elle parlait un vietnamien qui maintenant n'existait plus. Qu'elle était devenu étrangère, là où elle avait laissé son cœur. Je me rendais compte à ce moment là que ma propre mère parlait une langue d'apatride.

En rentrant en France j'ai lu l'*Odyssée* d'Homère. Une chose m'a frappée, Ulysse durant tout le livre ne cherche qu'une seule chose : rentrer au pays. Quant enfin il y arrive, personne ne le reconnaît à part son chien. Lui-même n'est pas sûr de reconnaître ceux qu'il aime. Il fallait qu'il se résolve à quelque-chose. Sa terre natale n'était qu'une partie maintenant de lui-même, il y avait eu la mer et les longs voyages qui avaient modifié jusqu'à son propre visage.

Ce sont ces récits-là que je veux mettre en scène, le récit de gens qui portent sur eux l'empreinte même de la modification de notre monde, de son mouvement, de sa géographie et de son histoire. Et l'histoire coloniale de la France a été l'un des premiers facteurs qui fait que notre pays contient en son sein des gens porteurs de cette polyphonie intérieure.

.../...



*Cette chanson, c'est son enfance.
Elle est arrivée sur ce territoire avec les Français.
Peut-être l'a-t-elle apprise à l'école ?
Je la vois, petite fille, vêtue de l'uniforme des
petites filles de l'école publique, entourée de toutes
les petites filles de la classe, et qui chantent. La
maîtresse d'école, une blanche — comme était celle
qu'ici ils appellent la vieille Donnadiou, la mère
de Marguerite, la maîtresse conduit le chant des
petites filles de sa longue règle de bois.
Les enfants s'appellent Janine, Dominique,
Madeleine, Simone.
Ce sont de petites Françaises.
Leurs ancêtres les Gaulois.
Et Edith Piaf.
A-t-elle su, Piaf, que ses chansons étaient chantées
par les enfants des colonies ?
A-t-elle imaginé qu'elles le seraient encore, si
longtemps après sa mort, dans ces contrées
lointaines où la langue française, d'ailleurs, n'est
plus qu'une langue que l'on chante ?*

Sur ce bateau S. chante.

*Face à moi c'est la petite fille de Saïgon, dans sa
robe à pois.
Cet instant, ce moment banal et non réfléchi, c'est
la revanche de la petite fille de Saïgon.
La revanche de la petite française indigène.
La voici, sur la terre de ses ancêtres, après l'exil,
après les guerres, après la dictature — elle est là.
Chante dans cette langue transmise à ses enfants.
Ce Français qu'elle ne partage plus avec les
Vietnamiens que quand ils chantent.*

*Elle est là.
Elle est belle.
Et dans ses yeux, c'est une joie indéfinissable.
Son regard embrasse sa ville natale là-bas, Saïgon /
Hô Chi Minh-Ville.
Mais pour elle c'est Saïgon.
Sài Gòn.*

Saïgon, ce soir, c'est le nom de sa blessure.

INTERVIEW DE CAROLINE GUIELA NGUYEN

Pourquoi décider de travailler sur le récit choral ?

Parce qu'il s'agit de Saïgon. Parce qu'il s'agit d'une ville, et qu'il me fallait en passer par plusieurs récits : comme un tableau impressionniste qui de près n'existe que par point, par touche et qui, de loin, révélerait tout un paysage.

Mais Saïgon encore une fois est une ville morte. C'est comme si cette géographie avait dépassé la question des frontières, que la ville elle-même s'était gonflée d'histoires mais aussi de mythes. Saïgon est notre Atlantide. Quand nous parlons de SAIGON de quoi parlons-nous ? De la France ? Du Vietnam ? De Martin Sheen au début d'*Apocalypse Now* ? Des 235 restaurants répertoriés en France qui portent ce nom-là ? Saïgon ne concerne pas les Vietnamiens, ni même les Français qui seraient partis en Indochine, elle concerne notre mémoire collective et s'est déposée dans le rhizome de nos affects et de nos imaginaires. Saïgon appartient à tous. `

Contrairement à ce que je racontais plus haut sur Ulysse, un autre exemple m'a frappé en lisant *La Nostalgie* de Barbara Cassin. Elle raconte que la première fois où elle est allée en Corse, elle a ressenti l'île comme une maison pour elle, comme un espace où elle reconnaissait chaque chose. Elle n'y avait pourtant jamais mis les pieds. Quand je pense à Ulysse, et à cette femme, je me dis que les êtres sont faits d'autres histoires que celles du sol sur lequel ils sont posés, et que c'est en ce sens que nous sommes connectés à des choses plus fortes qu'un sentiment national, nous sommes faits des autres espaces, réels ou imaginaires. Nous appartenons aussi à des constructions imaginaires, c'est notre plus grande liberté et c'est aussi notre plus grand besoin.

Un jour, une personne *viet kieu* qui était arrivée en France en 1954 m'a dit : la plus grande tragédie des Vietnamiens est que nous avons voulu nous intégrer, que nous y sommes arrivés et qu'on nous a oubliés. C'est à partir de ce constat d'oubli que nous prenons ici la liberté d'imaginer SAIGON. Les gens que nous rencontrions en faisant nos enquêtes pour nourrir nos fictions étaient à la fois heureux de parler de leur récit, mais tout aussi heureux de savoir que ces derniers allaient être mis en fiction, détournés. En nous quittant, certains nous disaient : vous nous raconterez alors ? Oui, nous les raconterons.

C'est donc dans cette plissure de l'histoire, cette ville devenue fiction et oubli, que notre imaginaire va s'engouffrer au même titre que cette femme qui va se réfugier dans le visage de cette Vietnamienne qui est dans l'arrière-salle de son restaurant.

.../...



Nos visages ne sont
pas nos visages.
Ils sont la couleur
et la forme de ce que l'on vit.
De quoi sont faites
nos douleurs ?
Elles se lisent
sur nos visages.
Ces masques
à transformation
dont parle Lévi-Strauss.
Un jour blancs,
un jour noirs.
Tantôt d'ici,
tantôt d'ailleurs.
Nos visages sont
les cartes de
géographie de notre
enfance.



Photographie : Jean-Louis Fernandez

Thịt kho – Porc au caramel

Ingrédients

- 700 g (environ) de poitrine de porc.
- 5 gousses d'ail.
- 30 cl de caramel pâtissier ou caramel acheté chez les Chinois (à ajouter au fur et à mesure selon la couleur préférée).
- 1 boîte de jus de coco (½ litre)
- 8 cuillères à soupe (environ) de Nước Mắm (à ajouter au fur et à mesure selon goût)
- 4 œufs
- Pousses de bambou (facultatif)
- 3 cuillères à soupe de crème fraîche liquide ou de lait de coco (ce dernier de préférence)

Cuisson

Cuire les œufs pour qu'ils soient durs et enlever la coquille.

Porc : couper en morceaux épais de 3 cm x 3 cm et 5 cm de long (environ).

Les blanchir dans l'eau pour enlever le gras pendant 5 minutes après ébullition.

Les égoutter.

Dans une casserole mettre le jus de coco et le caramel et l'ail et ajouter le porc.

Cuire à feu doux pendant une ½ heure.

Ajouter le Nước Mắm selon son goût.

Laisser le tout frémir lentement avec le couvercle après avoir ajouté les œufs et les pousses de bambou jusqu'à cuisson (dès que la viande est molle).

S'il manque de jus, ajouter un peu d'eau.

Avant de manger ajouter crème fraîche ou lait de coco.



Photographie : Jean-Louis Fernandez

INTERVIEW DE CAROLINE GUIELA NGUYEN

Pourquoi avoir demandé à des comédiens vietnamiens de vous rejoindre ? Vous pourriez tout aussi bien faire jouer des français qui parlent le vietnamien ?

Parce-que notre processus d'écriture n'est puissant que s'il met en contact des gens qui eux-même trimbalent une réalité différente les uns des autres ; puisque ce sont eux avec nous qui dégagent de l'imaginaire au plateau. Et de fait, l'imaginaire que va dégager Ly, jeune fille de 22 ans qui a toujours grandi à Hô-Chi-Minh-Ville n'est pas celui de Caroline Arrouas qui est française et a grandi à Vienne. C'est la rencontre de ces deux actrices, de ces deux paysages qui va faire la richesse de notre projet. C'est surtout la beauté de se réunir ensemble et de chercher à faire récit, ensemble, qui va être la force de ce projet là.

Nous avons d'ailleurs commencé à travailler avec Dan Artus et Phu Hau. Les deux doivent jouer un couple. L'un et l'autre ne comprennent pas leur langue. Et pourtant il fallait à tout prix qu'ils jouent ensemble et qu'ils arrivent à nous faire croire que se couple sans les mots, s'aime. Les répétitions sont émouvantes et fortes... parce que nous tentons de rapprocher des mondes qui se sont aimés puis déchirés puis oubliés depuis maintenant 60 ans. En sortant de répétition, j'ai dit au traducteur avec lequel je travaillais que j'avais la sensation pour la première fois, de créer les possibilités de cette re-rencontre, par ces histoires retrouvées, et que l'on travaille à incarner, à donner chair au plus proche... non pas pour nourrir une culpabilité, non pas pour alimenter les discours, mais pour que nous donnions des corps à nos fantômes. Et qu'ils nous rendent nos récits.

Pourquoi faire ce spectacle dans un restaurant ?

Parce-qu'il y a quelque chose à célébrer ! Célébrer le fait de mettre tous ces gens à la même table. Je pense que tout notre travail pourrait se résumer à cette image là... l'idée de rassembler des gens d'horizons différents et de les mettre tous autour d'une table pour partager quelque chose que l'on a pris du temps de préparer...

De façon plus concrète, beaucoup de restaurants au Vietnam sont aussi des lieux de danse, de bal, des endroits où l'on chante. Les gens mangent très peu chez eux et sont souvent dehors, la ville d'Hô Chi Minh est continuellement en fête. Les enfants se couchent plus tard qu'en France par exemple... Ils participent à tout ce qui s'échange, toutes générations confondues. Je crois que j'ai envie de retrouver cet esprit là, celui de la convivialité, de la vie qui circule sans cesse entre les gens, du partage. Et puis nous avons profondément cela en commun, la nourriture, les repas. Beaucoup de choses passent par-là, des choses que l'on ne dit pas mais que l'on sert sur une table. C'est un langage, une façon de faire, là-aussi, circuler les affects, les émotions. Et je trouve cela magnifique, tout autant que n'importe quelle lettre d'amour déclarée à son enfant.

Propos recueillis par Duc Duy Nguyen, traducteur

Distribution

Caroline Arrouas

Dan Artus

Adeline Guillot

Thi Trúc Ly Huynh

Hoàng Sơn Lê

Phú Hậu Nguyễn

My Châu Nguyễn Thị

Pierric Plathier

Thi Thanh Thu Tô

Anh Trần Nghĩa

Hiep Trần Nghĩa

Écriture

Caroline Guiela Nguyễn

avec l'ensemble de l'équipe artistique

Mise en scène **Caroline Guiela Nguyễn**

Collaboration artistique **Claire Calvi**

Scénographie **Alice Duchange**

Création costumes **Benjamin Moreau**

Création lumière **Jérémy Papin**

Création sonore et musicale **Antoine Richard**

Composition **Teddy Gauliat-Pitois**

Dramaturgie et surtitrage **Jérémy Scheidler et**

Manon Worms

Stagiaire dramaturgie **Hugo Soubise**

Traduction **Duc Duy Nguyễn et Thi Thanh Thu Tô**

Régie générale

Création et tournée - **Jérôme Masson**

Tournée - **Serge Ugolini**

Régie lumière **Sébastien Lemarchand et Jérémy**

Papin

Assistante à la création sonore et régie son **Orane**

Duclos

Musiciens studio **Nina Millet et Mathieu Schmaltz**

(violons), **Aurélie Métivier** (alto), **Lydie Lefebvre**

(violoncelle), **Teddy Gauliat-Pitois** (piano), **Pierric**

Plathier (guitare)

Réalisation costumes **Aude Bretagne, Dominique**

Fournier, Frédérique Payot, Pascale Barré

Renfort atelier, habillage **Barbara Mornet, Nathalie**

Sanson

Perruques et maquillage **Christelle Paillard**

Administration, production **Juliette Kramer et**

Elsa Hummel-Zongo

Durée estimée : 4h15 entractes compris

Création à La Comédie de Valence pour le festival Ambivalence(s) et au 71^e Festival d'Avignon / Gymnase du Lycée Aubanel

Production
Les Hommes Approximatifs

Coproducteurs
Odéon, théâtre de l'Europe
La Comédie de Valence, CDN Drôme-Ardèche
MC2: Grenoble
Festival d'Avignon
CDN de Normandie-Rouen
Théâtre national de Strasbourg
Centre dramatique national de Tours – Théâtre Olympia
Comédie de Reims-CDN
Théâtre National Bretagne - Centre européen théâtral et chorégraphique
Théâtre du Beauvaisis, - Scène nationale de l'Oise en préfiguration
Théâtre de La Croix Rousse-Lyon

Avec le soutien financier de la Région Auvergne-Rhône-Alpes, du Conseil départemental de la Drôme, de l'Institut Français dans le cadre de son programme Théâtre Export

Avec le soutien de l'Institut Français du Vietnam, de l'Université de Théâtre et de Cinéma de Hô Chi Minh-Ville et de La Chartreuse, Villeneuve lez Avignon – Centre national des écritures du spectacle

Le texte est lauréat de la Commission nationale d'Aide à la création de textes dramatiques - ARTCENA

Avec la participation artistique du **Jeune théâtre national**.

Construction du décor dans les ateliers de l'Odéon, théâtre de l'Europe.

Caroline Guiera Nguyen est membre du collectif artistique de **La Comédie de Valence - CDN Drôme Ardèche** et artiste associée à l'**Odéon, théâtre de l'Europe** et à la **MC2: Grenoble**.

La compagnie Les Hommes Approximatifs est conventionnée par le **Ministère de la Culture et de la Communication- DRAC Auvergne Rhône-Alpes** et subventionnée par la **Région Auvergne-Rhône-Alpes**, le **Conseil départemental de la Drôme** et la **Ville de Valence**.



Les Hommes Approximatifs

La compagnie les Hommes Approximatifs a été créée en 2009. Elle réunit Caroline Guiela Nguyen (metteur en scène), Alice Duchange (scénographe), Benjamin Moreau (costumier), Jérémie Papin (créateur lumière), Antoine Richard (créateur sonore), Claire Calvi (collaboratrice artistique) et Juliette Kramer (directrice de production).

Depuis 2009, la compagnie est implantée à Valence, en région Rhône-Alpes. Caroline Guiela Nguyen est aujourd'hui associée à l'Odéon, Théâtre de l'Europe, à la MC2: Grenoble et membre du collectif artistique de La Comédie de Valence – Centre dramatique national Drôme-Ardèche.

Durant deux saisons, elle a été artiste associée au Théâtre Olympia, centre dramatique régional de Tours et à La Colline, théâtre national.

Les spectacles et espaces de recherche

Andromaque (Ruines), d'après Racine, créé en 2007 à l'École du Théâtre national de Strasbourg puis présenté au festival Art du Flex, Bordeaux, Festival International de Rabat au Maroc, Festival croisé de Moscou, CDR de la Réunion ainsi qu'au Théâtre National du Luxembourg).

Mémoire d'elles, pièce radiophonique, a été réalisée en maison de retraite à Strasbourg.

Se souvenir de Violetta est créé à La Comédie de Valence en 2011 puis présenté au Théâtre National du Luxembourg. La volonté de la compagnie de travailler avec des acteurs professionnels et des acteurs amateurs se confirme avec ce spectacle qui assoit l'identité de la compagnie.

Se souvenir de Violetta sera présenté également en 2013 au Théâtre Dijon Bourgogne ainsi qu'au Théâtre de Vanves. Ce spectacle réunit le collectif de création tel qu'il existe aujourd'hui.

La compagnie présente en janvier 2012 *Ses mains*, quatre micro-fictions autour de l'infanticide, à La Comédie de Valence.

Invitée en 2010 par le Nouveau Théâtre d'Angers à mener un atelier de formation et de recherche, Caroline Guiela Nguyen dirige un stage autour de *Madame Bovary*.

Le Bal d'Emma, créé à Montélier en mai 2012 pour le festival Ambivalence(s) de La Comédie de Valence, est le début du cycle autour du personnage d'Emma.

L'aventure se poursuit en 2013-2014 avec *Elle brûle* à La Comédie de Valence. Le spectacle, présenté à La Colline, théâtre national, au Théâtre Dijon Bourgogne et à la Comédie de Saint-Étienne, est en tournée lors de la saison 2014-2015 et présenté plus de 93 fois.

Une première étape de travail du *Chagrin* a été présentée en 2013 dans le cadre du Festival 360 du Nouveau Théâtre de Montreuil.

Le Chagrin a été créé à La Comédie de Valence le 31 mars 2015, puis présenté au Théâtre Olympia de Tours et à La Colline, théâtre national du 6 mai au 6 juin 2015. Le spectacle a été en tournée au cours de la saison 2015-2016.

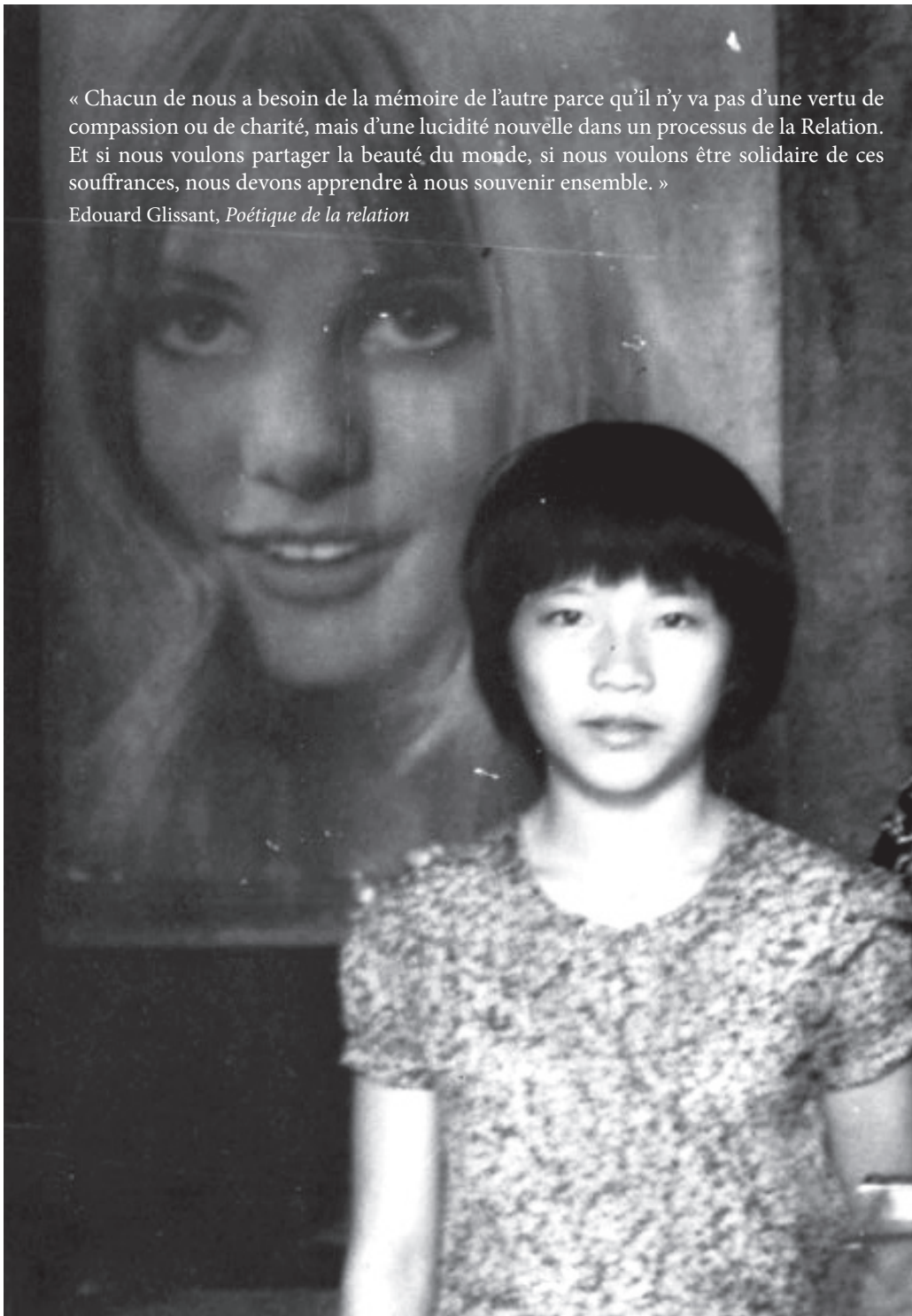
Une pièce radiophonique, *Le Chagrin (Julie et Vincent)*, a été créé en juin 2015 pour France Culture dans le cadre de « Radiodrama ». (Grand Prix 2016 de la Société des gens de lettres – SGDL – de la Fiction radiophonique ; Grand Prix Italia 2016 de la création radiophonique.)

Lors de la saison 2015-2016, la compagnie crée *Mon grand Amour*, pour le festival Ambivalence(s), le 23 mai 2016 à La Comédie de Valence.

La création de SAIGON a eu lieu les 01, 02 et 03 juin 2017 à La Comédie de Valence pour le festival Ambivalence(s) et les 08, 09, 10, 12, 13, 14 juillet 2017 au 71^e Festival d'Avignon / Gymnase du Lycée Aubanel. Ce spectacle réunit des comédiens français, français d'origine vietnamienne et vietnamiens.

« Chacun de nous a besoin de la mémoire de l'autre parce qu'il n'y va pas d'une vertu de compassion ou de charité, mais d'une lucidité nouvelle dans un processus de la Relation. Et si nous voulons partager la beauté du monde, si nous voulons être solidaire de ces souffrances, nous devons apprendre à nous souvenir ensemble. »

Edouard Glissant, *Poétique de la relation*



CONTACTS

Juliette Kramer +33(0)6 48 03 06 04

Caroline Guiela Nguyen +33(0)6 09 72 87 33

hommes.approximatifs@gmail.com